

Zeitschrift: Unsere Kunstdenkmäler : Mitteilungsblatt für die Mitglieder der Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte = Nos monuments d'art et d'histoire : bulletin destiné aux membres de la Société d'Histoire de l'Art en Suisse = I nostri monumenti storici : bollettino per i membri della Società di Storia dell'Arte in Svizzera

Herausgeber: Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte

Band: 27 (1976)

Artikel: Les "Rues Basses" de Genève

Autor: Beerli, Conrad André

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-393213>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES «RUES BASSES» DE GENÈVE

par Conrad André Beerli

Au pied du versant nord, assez abrupt, de la ville haute, entre les emplacements des portes disparues du Pont du Rhône et de Rive, se succèdent sur une longueur d'environ 700 mètres quatre rues qui n'en forment qu'une – rues de la Confédération (autrefois «des Allemands»), du Marché, de la Croix-d'Or et de Rive – ouverte en direction du lac par trois places – Fusterie, Molard et Longemalle. Dans la vie économique de la cité, cet axe de la ville basse, à vocation essentiellement marchande, a éclipsé dès le XIII^e siècle le vieux chemin gaulois, puis gallo-romain sur la crête de la colline. Du Praetorium du Bas-Empire à la Maison de Ville de la République, la vocation administrative et politique de la ville haute est restée constante, tandis que la concentration de l'activité commerçante dans les Rues Basses se vérifie encore en plein XX^e siècle, malgré l'expansion de Genève. L'opposition se remarque jusque dans la pratique urbanistique. Conformément à une notion «d'acropole» caractéristique de l'idéologie de la protection des monuments dans les années 1930, la ville haute (baptisée «Vieille Ville»!) a été soumise à une législation de contrôle des interventions, et la ville basse abandonnée à une frénésie de renouvellement qui y sévissait déjà depuis un demi-siècle, selon le principe de la rentabilisation sur un sol d'une valeur de jour en jour plus élevée.

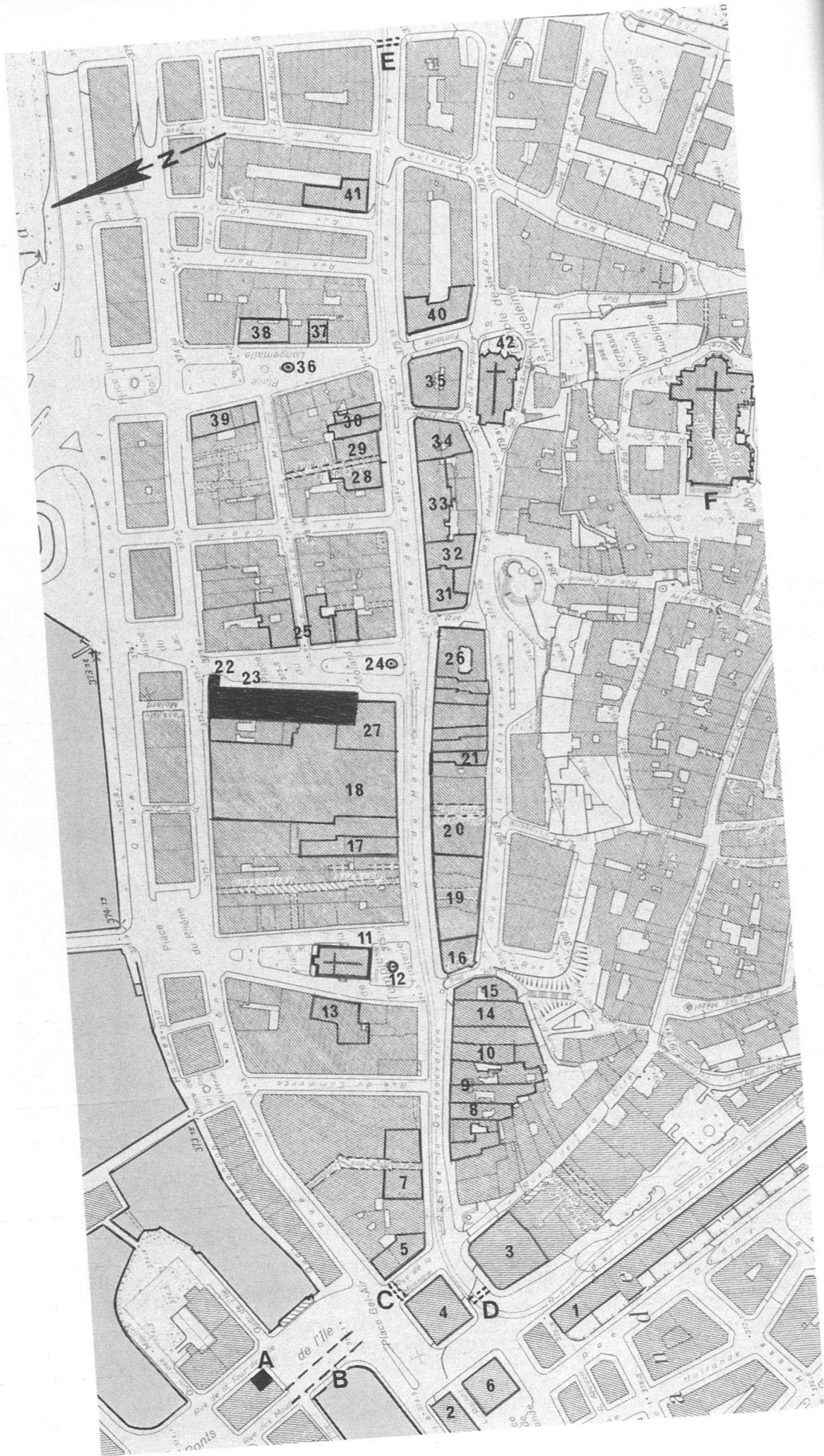
Même dans l'état transitoire et visiblement critique où elles se présentent en 1976, les Rues Basses offrent un spectacle fascinant, comparable à celui de la Bahnhofstrasse de Zurich, à cela près que l'artère marchande zurichoise a été établie presque d'un jet le long des fossés d'une enceinte médiévale, et que la «toile de fond» des modernisations spectaculaires y est constituée par les blocs déjà volumineux de la «Gründerzeit» industrielle, alors qu'à Genève, l'étroit parcellement des XIII^e/XIV^e siècles reste sensible, avec des façades sobres, bien que souvent remaniées et surélevées. Même les insertions massives du régime radical dit «fazyste», après 1846, gardent longtemps une grande retenue dans leur modénature (comparées à l'exubérance des immeubles de Zurich), mais tout change à la fin du siècle, bien entendu. Enfin, il manque à Genève un côté «Unter den Linden» de la Bahnhofstrasse: aucune végétation n'y masque les péripéties architecturales de l'époque 1900, l'enfilade de travées verticalistes, le rythme haletant des niches, des arcades, des bow-windows, des balcons et des loggias, le dialogue des aventureux pignons, des tourelles et des coupoles – aspect fantastique et fantaisiste que refoule, peu à peu, la progression des immeubles bancaires et commerciaux tantôt modernistes, tantôt tristement utilitaires. Au niveau du rez-de-chaussée se déchainent décorateurs et étalagistes: rançon finalement acceptable du maintien de la vie dans un quartier, et qu'il est permis de préférer aux aménagements archaisants ou Heimatstil des antiquaires de la ville haute.

Le ton de l'ensemble de la rue reste bien celui du siècle dernier, mais aussi loin de Nash que d'Haussmann, puisque le renouvellement s'est fait «spontanément», de parcelle à parcelle, sans détruire entièrement le tissu antérieur. Son caractère reste dicté par



Fig. 1. Versant nord de la colline, Rues Basses et ensemble de la ville basse avant la construction des quais, 1815. Au centre, la façade blanche des Halles du Molard (détail du relief de Pierre Mathey au Musée d'Art et d'Histoire, Genève)

son tracé, donc par ses origines historiques. Ce n'est pas simplement quelque ancien chemin sinueux qui détermine la subtile ondulation de son parcours comme c'est le cas d'autres rues marchandes telles que Washington Street à Boston. La cause initiale et le



Base: plan 51, cadastre de Genève

LES «RUES BASSES»

Place Bel-Air, carrefour des banques

- A. Tour de l'Île de 1219, surélevée en 1898
- B. Emplacement du premier pont sur le Rhône
- C. Emplacement de la Porte du pont du Rhône
- D. Emplacement de la Porte de la Corraterie
 - [1] Début de la file de maisons néo-classiques de la Corraterie (1827)
 - [2] Ancienne poste, 1830 et 1842 (L. Brocher), Crédit Lyonnais depuis cent ans. Première phase de l'historicisme
 - [3] Société de Banque Suisse, 1916 et 1936
 - [4] Crédit Suisse, bloc de béton à placage classicisant, 1929–1932, «doré» dans les récentes années de prospérité
 - [5] Crédit Suisse, annexe sèchement rationaliste, 1975 (à la place d'un édifice très orné de J. E. Goss, 1899)
 - [6] Caisse d'Épargne, cube revêtu de verres antisolaires noirs, 1974

Rue de la Confédération, à la veille d'une vague de «restructuration»

- [7] Passage des Lions, importante galerie vitrée de 1906–1907, menacée par l'expansion des banques voisines
- [8] Confédération 16, avec hall à galerie, 1913 («Aruna»)
- [9] Confédération 18 à 22, ensemble de «maisons traditionnelles» des Rues Basses, XVII^e/XVIII^e s. sur parcelles médiévales, côté cour: tourelles d'escalier et ruines de la maison Tronchin, gothique, abattue v. 1960
- [10] Confédération 24, à vitrage encadré de colonnes (Léon Bovy, 1895). – Les n^{os} 10 à 30 de la rue sont en attente de démolition

Place de la Fusterie, un parvis en voie de bouleversement

- [11] Temple protestant de la Fusterie (Vennes, 1713/15; restauré en 1975)
- [12] Fontaine, 1773
- [13] Maison Sautier (demeure patricienne, début du XVIII^e s.), écrasée par le voisinage d'un bloc fonctionnaliste des années 1960 (PKZ)
- [14] Immeuble «Badan» à fronton mouvementé (G. Brocher, 1905)
- [15] Immeuble d'angle de 1887 à façade vitrée tripartite sous pignon de brique d'inspiration hollandaise
- [16] Immeuble «Ausoni» de 1912/1913: structure de béton habillée d'arcades sur trois étages, surmontée d'un temple circulaire et d'un bulbe qui marque d'un accent fort l'entrée, un peu décalée, de la rue du Marché. – Ces trois édifices semblent condamnés

Rue du Marché, centre du commerce depuis le XV^e siècle

- [17] «Pharmacie principale», entre l'art nouveau et l'historicisme (1903/1904; rez-de-chaussée modifié à plusieurs reprises)
- [18] «Grand Passage», structure de béton de 1911, à rythme verticaliste (colonnes cannelées)
- [19] et [20] Deux ensembles monotones regroupant de nombreuses parcelles: Galerie des Rues Basses et «Radar», des années 1950; passage du Téraillet, de 1915–1916 (De Morsier et Weibel)
- [21] «Boucherie du Molard», 26, rue du Marché, maison de type médiéval (6 fenêtres gothiques) surélevée aux XVII^e/XVIII^e s., éventrée au XX^e. – A part la façade-rideau du «Mercure», les maisons suivantes, plus ou moins rénovées, répètent le type traditionnel sur parcelle étroite

Place du Molard, difficile survie d'un site historique

- [22] Tour de 1591, rénovation «patriotique», 1907
- [23] Halles de la République de 1690, modifiées après 1798 (rénovations et transformations, 1909, 1921)
- [24] Fontaine de J. Abeille, 1711
- [25] Immeubles de tête de la rue Neuve, 1723: l'un subsiste (Café du Centre) avec façade «modernisée»; l'autre (Café du Commerce) a été démoli, puis reconstruit avec placage d'une façade imitant l'ancienne; la modeste maison d'habitation n° 9 est rebâtie pour bureaux avec façade vaguement historicisante (1974/1975)
- [26] Maison Bonnet, après 1690: opération typique de destruction avec maintien d'un «masque ancien» devant un bloc moderne (1975)
- [27] Union de Banques Suisses, «palais» éclectique de 1905 (rez: 1923)

Rue de la Croix-d'Or, côté nord, raccourci stylistique

- [28] Façade néo-gothique à références régionalistes, 1903/1904 (n° 17)
- [29] Façade blanche un peu «Mouvement moderne» (M. Braillard, 1930) (n° 21)
- [30] Survivant de l'architecture patricienne du XVIII^e s. (n° 25)

Rue de la Croix-d'Or, côté sud, vaste ensemble «1900»

- [31] Immeuble de tête à loggias (construit en 1902 comme Hôtel Moderne et maison de blanc «Des deux Passages»), faite de la tour récemment décapité
- [32] «Uniprix» à haute arcade vitrée (A. Olivet, 1912). Démolition demandée
- [33] «Contis», bâti en 1905 comme magasin de Soieries
- [34] Maison d'angle, rue d'Enfer, éclectique, 1901
- [35] Bloc à angles arrondis et coupole sur le carrefour (M. Bordigoni, 1910)

Place Longemalle et rue de Rive, de l'éclectisme à la «technologie de prestige» des années 1970.

- [36] Fontaine, 1774
- [37] Hôtel de la Cigogne, médiévaliste (Ch. Boissonnas, 1901)
- [38] Hôtel Touring et Balances, avec «citation» de pignon à redents germanique (Léon Bovy, 1905)
- [39] Ruinant l'ambiance familière de la place, bloc commercial (1975) «verticaliste», à la place de quatre maisons différenciées des XVIII^e et XIX^e siècles
- [40] Maisons d'angle Rive – rue de la Fontaine (Camoletti, 1924)
- [41] Angle rue de Rive/rue du Prince (Librairie Naville et Publicitas) immeuble à ossature visible dans l'enveloppe vitrée (A. Lozeron, M. Mozer, R. Koechlin, 1966), marquant à la rue de Rive la rupture avec la «toile de fond» de la maçonnerie traditionnelle
- [42] Eglise de la Madeleine, mentionnée en 1110, reconstruite aux XIV^e/XV^e s.

- E. Emplacement de la Porte de Rive
- F. Cathédrale de Saint-Pierre

facteur dominant de tout le développement des Rues Basses de Genève échappe aujourd'hui au passant: c'est la présence du lac et du Rhône comme agents géophysiques et comme générateurs de vie portuaire.

En parcourant les Rues Basses à partir de la place Bel-Air, nous suivons très probablement un chemin de grève qui longeait le rivage (en amont du fameux pont du Rhône attesté par un passage de César); ce tracé lui-même résultait du relief du pied de la



Fig. 2. La «toile de fond» traditionnelle des Rues Basses (Croix-d'Or 25)



Fig. 3. Balcon bulbeux en béton et «dôme» en charpente, rue du Marché («Pharmacie principale»), 1903/1904

colline et des alluvions lacustres. Le cheminement s'est perpétué, sans doute par l'inertie des choses humaines, et l'eau s'est éloignée... Ce ne sont pas seulement les terrassements successifs et les digues qui ont fait reculer le lac dans le cours du Moyen Age, mais vraisemblablement un changement du niveau du Léman de l'ordre de 5 mètres par rapport au rivage romain. De semblables variations pourraient expliquer l'apparition, puis la disparition, des établissements néolithiques et de l'importante cité sur pilotis de l'Age du bronze, au large de la rive actuelle. Les deux anciens ports gallo-romains, l'un fluvial (Fusterie), l'autre lacustre (Longemalle) ont été portés en avant au Moyen Age pour devenir le lieu où l'on débarque et entrepose les grandes pièces de bois où «fustes», et le nouveau port commercial et militaire de Longemalle, mieux abrité du courant du Rhône. Quant au Molard, port marchand et douanier relié à une halle (situation comparable à celle de Constance), il est né d'un compromis entre l'évêque, détenteur du pouvoir féodal, et la Commune, à la suite d'un conflit armé, en 1309. Les citoyens construisent à leurs frais une halle dont les taxes se partageront entre l'évêque (pour deux tiers) et la Commune (pour un tiers); cette halle et son bassin portuaire, qui restera accessible à travers une arcade lors de la fermeture du quartier par l'enceinte dite de Marcossey, formeront le noyau central de la récente ville basse, dont l'église paroissiale

de la Madeleine sera le pôle religieux. Comme l'occupation des terrains du rivage s'opère par d'étroits lotissements, en quatre grands îlots perpendiculaires à la sinueuse «grande rue de la Rivière» ou Magna Carreria Rippariae (c'est désormais son nom), il s'ensuit que les trois «espaces résiduels», autrement-dit les trois grandes places qui scandent la ville basse, auront cette forme de trapèze tantôt ouvert sur la rue (Molard, Fusterie) tantôt s'ouvrant vers le lac (Longemalle), qui constitue la grande originalité de tout ce paysage urbain.

Par étapes plutôt progressives (comme le démontrent les registres du XV^e siècle), la Magna Carreria prend l'allure qu'elle gardera pendant quatre siècles: elle a «d'une part et d'autre des avantoictz fort longs et hault elevez: lesquels estant bien garnis de travers et soustenuz de piliers depuis le bas jusques en hault, sont propres à contregarder les marchandises et aussi servent d'allées couvertes aux allants et venans a l'encontre de pluie, de vent, et chaleur» – selon une description de 1538. En somme une rue triple, la «charrière» étant séparée des cheminements pédestres par des piliers et des boutiques ou «haut-bancs».

Tel est le cadre, admirablement structuré, des grandes Foires, à l'époque où Genève a pris la relève des Foires de Champagne pour les échanges commerciaux, et de Paris pour les transactions financières. De plus, bien que ville impériale indépendante, elle fonctionne comme centre économique des Etats savoyards. L'essor des Foires de Lyon (fatal à celles de Genève) et les bouleversements du XVI^e siècle mettent fin à cette situation privilégiée. Les levées fiscales attestent pour le XV^e siècle l'énorme prédominance des Rues Basses dans la répartition de la richesse de l'ensemble de la ville, et, à l'intérieur des Rues Basses, une croissance dans la valeur des immeubles qui culmine du côté sud de la rue du Marché, où les financiers génois (Giustiniani, Grimaldi) voisinent avec les banquiers florentins (Pazzi, Baroncelli, et l'illustre Francesco Sasseti, de la banque des Medici).

D'importantes modifications dans le sens d'une certaine monumentalité, civique et bourgeoise, interviennent dans la période de prédominance politique et culturelle de la France qui s'ouvre avec l'installation à Genève d'un «résident» du roi-soleil, en 1679: fontaines surmontées de colonnes ou d'obélisques, selon les plans de Joseph Abeille; à la Fusterie, construction d'un nouveau «temple»; au Molard, réalisation presque simultanée des grandes halles (1690) et de la maison Bonnet, puis percée de la rue Neuve, avec deux immeubles de tête symétriques; à Longemalle, création d'une grenette.

La nappe d'eau, cependant, s'éloigne de plus en plus. Après le comblement du bassin du Molard et l'établissement de l'actuelle rue du Rhône, puis des quais tracés par l'ingénieur et colonel Dufour, trois places nouvelles prolongent les anciennes en direction du lac (place du Rhône, place du Lac, place du Port). L'arrivée du premier navire à vapeur (1823) et la construction d'hôtels annoncent la nouvelle vocation touristique du secteur, relié aux quais de la rive droite par le pont des Bergues et, dès 1862, par le pont du Mont-Blanc qui y fait affluer le trafic, et détermine la limite actuelle de la rade.

La dernière phase commence dans l'après-guerre de 1945 et peut se résumer à la perte de contact avec l'élément lacustre par l'intensification du trafic automobile, à la création d'un «rideau bancaire» de blocs administratifs, à la disparition progressive des



Fig. 4. L'ensemble «1900» de la Croix-d'Or («Contis», «Uniprix» et ancien Hôtel Moderne), puis maison Bonnet rénovée et entrée de la rue du Marché

logements, des hôtels et des cafés. La nappe d'eau, d'ailleurs, est encore repoussée par un nouveau quai, nécessité par le parking sous-lacustre.

Quant à la vieille Carreria Rippariae, elle devient dès le XIX^e siècle le lieu de Genève le plus sensible à l'idéal changeant des architectes et des édiles. La vision de la ville blanche, nette, qui nous a valu les cubes homogènes des quais néo-classiques de la Restauration devait entraîner la condamnation des «dômes» et haut-bancs des Rues Basses. La rue ainsi nettoyée était prête à accueillir les trams à cheval et à vapeur. On aligne, on simplifie, on perce des rues transversales (rue du Commerce, 1859, rue Céard, 1894) le culte nouveau de la circulation fait tomber les obstacles, la monumentale porte de Rive, la grenette de Longemalle, et (sacrifice le plus grave) l'arcade qui fermait le Molard au nord. Avec l'Exposition nationale de 1896 nous entrons dans une ère de folies architecturales, qui se prolonge (en même temps que la démolition des quartiers médiévaux de la ville basse) jusqu'à la crise de 1929, avec un virement vers le rationalisme du Mouvement moderne dans les dernières années.



Fig. 5. Galerie vitrée de 1906. Transversale (Passage des Lions/Confédération)



Fig. 6. Immeuble «Ausoni», 1912/1913 à l'entrée de la rue du Marché (demande de démolition 1976)

Or, voici qu'avec l'ambiance de prospérité du milieu du XX^e siècle, cette image d'un décor commercial à sollicitation intense s'efface, à mesure que s'affirme – dans une ville de dimension relativement modeste et d'un développement industriel médiocre, mais qui se veut centre mondial de la finance et de la banque – le rêve de la *City*, avec ses palais de cristal, d'or, d'argent ou de béton, ses bureaux feutrés où circule un air conditionné et une lumière permanente savamment dosée. Cette fois-ci, la sobre «toile de fond» de la vieille Carreria est elle-même menacée de disparaître, à moins que l'on n'y conserve à grands frais, çà et là, quelque façade trompeuse, ou encore que l'on y dresse des murs «à l'ancienne». Les banques propriétaires du sol peuvent envisager d'abattre une dizaine de maisons de tout âge, sur cent mètres de front de rue, pour une entreprise géante dont le principe est contesté d'avance par les urbanistes. Les anciens habitants sont partis depuis longtemps. Seuls les usagers quotidiens de la rue pourraient faire entendre leur voix pour la défense de cet «environnement urbain», à supposer qu'ils soient informés à temps. Mais qui les écouterait ? Ce genre de débats, lorsqu'il est porté devant le public par la presse, est ramené en général au faux dilemme «esthétique ou rentabilité»; souvent, il s'obstine à tourner autour de la fumeuse notion de «valeur historique et architecturale», maniée de manière fort différente par les défenseurs de la ville ancienne et par les promoteurs.